

2^E ÉDITION

La Ville et le Théâtre

Adolphe Dennery

M. Dennery est le triomphateur de l'autre semaine. Il a fait couler bien des larmes, il a soulevé de longs roulements de bravos, il a excité dans la presse et la critique une admiration enthousiaste. Il a le droit de compter sur de fructueux revenus. Après l'honneur, l'argent, et comme chacun sait qu'il n'a onsqe, dédaigné le vil métal, — c'est un homme parfaitement heureux.

Que de vaudevillistes cette gloire fait rêver, que d'ajusteurs en mélo et en mimodrames se demandent dans leurs nuits agitées d'où ce mortel divin tient les philtres qu'il verse aux foules grisées durant trois cents soirées. Nombre d'hommes de lettres sont tristes; ils pensent que l'émotion de tels spectacles ôte aux peuples les impressions naturelles et le goût de la vérité. Certainement, l'éclat de ces succès a quelque chose d'humiliant pour la littérature. De tout temps, cependant, il en fut ainsi: les barbares du XVI^e siècle préféraient les combats d'ours aux drames de Shakespeare, et il n'est pas prouvé que les badauds du nôtre ne déserteraient pas l'Ambigu pour quelque bataille d'animaux.

J'ai dit, au lendemain de *Martyre*! mon opinion sur cette pièce et je mets une certaine coquetterie à répéter que j'ai été le seul de mon avis. J'entends le seul dans la critique, car, d'ailleurs, les approbations ne m'ont pas manqué et je remercie tous mes correspondants de leurs bienveillantes paroles.

Un mur infranchissable me sépare de M. Dennery et de ses caudataires. Pour eux le théâtre est un métier, un métier où l'on entre apprenti, où l'on devient compagnon, où sitôt qu'on est passé maître l'on recueille succès faciles et gros profits. Pour moi, au contraire, c'est un art, c'est-à-dire une disposition spéciale de l'esprit, de la raison et de l'imagination. L'auteur-artiste écrit une pièce parce qu'il la porte dans son cerveau, sans préoccupation de lucre, sans s'assujettir au public. Nos confectionneurs ne soupçonnent pas ce qu'est la vocation. Ils sont auteurs dramatique, métier plus lucratif que photographe, boursier ou dentiste, et à la longue ils

se façonnent aux cinq actes comme ils auraient attrapé le tour de clef utile à l'extraction d'une molaire.

Voyez leur parangon; son exemple ne date pas d'hier. Il est né en 1811 de parents israélites.

« Il fut, dit un biographe, d'abord commis dans un magasin de nouveautés, à *Malvina*; une cliente s'étant intéressée à lui, il quitta la demi-aune. »

C'est cependant à cette cliente dont le nom, injuste histoire, demeure inconnu, que ce siècle doit près de trois cents pièces ou, tout au moins, ajustages des idées d'autrui.

« Monsieur Dennery, a écrit Théophile Gautier, a l'habitude de détrousser M. Hugo; il lui a pris don César de Bazan, il lui a pris Castibelza, et, s'il fait le foulard de l'idée, il ne s'adresse du moins qu'aux poches bien garnies. »

Aussi l'auteur de *Martyre*! n'a-t-il pas manqué de fouiller successivement dans celles de Scarron, de Goethe, de Balzac, d'Eugène Sue. N'omettons pas non plus d'innombrables collaborateurs dont la participation ne fut pas indifférente. On fait peu de cas du collaborateur obscur d'un auteur en renom. Un jeune homme a une idée de pièce originale, une trouvaille qui ne se renouvellera pas; il s'y applique et va porter son œuvre au maître. Celui-ci la rectifie en y ajoutant sa signature et bénéficie ainsi de la fleur de l'esprit d'un, de dix inconnus.

Si je passe en revue dans mon esprit les pièces de M. Dennery, — oyez ma patience: je les ai lues presque toutes — je n'y trouve ni un type saillant, ni un caractère étudié. Des ficelles, des trucs qui meuvent des marionnettes se heurtant dans de gros effets. Le plus solide de son bagage est une scène du quatrième acte de *Don César de Bazan* et sa collaboration à *Halifax*, la charmante comédie dramatique d'Alexandre Dumas père.

Dennery a toujours méprisé le style qui le lui a rendu. Ses personnages parlent un idiome de comptoir et de table d'hôte de commis-royageurs. Quelle belle récolte pour le dictionnaire des truismes d'un Flaubert!

Qu'important, du reste, à tout ce monde spécial des théâtres, et la langue, et l'esprit, et la raison. Les directeurs sont agenouillés devant cette statue du veau d'or, les acteurs ne considèrent que leur rôle dans une pièce à succès, et la foule ignorante est avide des spectacles qui la remuent.

L'industrialisme du faiseur de pièces n'a pas manqué à l'homme d'affaires. Autant par les spéculations de terrain que par la bonne gestion de ses intérêts dramatiques, il a acquis une grosse

fortune. Il habite dans le plus beau quartier de Paris un hôtel somptueux, toujours rempli de vrais amis, selon le vœu du sage. Rien ne lui manque, ni les joies de l'amitié, ni le bonheur de la maison, ni le plaisir d'obliger les autres, ni les baisers de la gloire. La croix de la Légion d'honneur s'épanouit sur la poitrine de ce septuagénaire si vert et si spirituel, — dans l'intimité.

Je me rappelle qu'il y a peu de soirs, comme je malmenais mon sujet devant un de nos directeurs de théâtre qui est par exception un lettré délicat et un sceptique aimable, il me dit, avec un sourire: « Nous avons tous passé par là, on commence par éreinter Dennery et on finit par le jouer. »

Au moins qu'il soit permis à un obscur soldat de l'armée des lettres de lancer sa note discordante derrière le char de triomphe du Sardou des faubourgs et de lui crier avec un des maîtres de la critique contemporaine:

« Il faudrait s'entendre, dix lignes bien écrites avec une idée juste et une forme convenable sur n'importe quel sujet sont une production bien plus sérieuse, plus utile et plus difficile que cent pièces iroquoises, fussent-elles jouées deux cents fois de suite et gagnât-on à les faire jouer cent mille francs par an. Vos machines n'ont rien de commun avec la littérature. Appelez-vous fabricants de pièces, charpentiers, carcassiers dramatique, ébénistes, maçons, serruriers en mélo et en mimodrame, c'est une industrie comme une autre qui n'a rien d'illicite ni de subversif; mais ne vous appelez pas gens de lettres, vous ne l'êtes pas, vous ne le serez jamais. »

HENRY BAUER

L'ECHO DE PARIS publiera demain un article de M. ALBERT DUBRUJEAUD

INFORMATIONS PARTICULIÈRES

DE L'ECHO DE PARIS

On sait que dans le projet de budget pour 1877 le ministre des finances propose de convertir certaines dettes en dettes amortissables à plus longue échéance, de manière à diminuer ainsi le chiffre des annuités de remboursement inscrites au budget.

Toutefois, ce système ne rétablissant pas complètement l'équilibre, M. Sadi Carnot compte demander une élévation des droits sur l'alcool.

Le produit de cette augmentation serait évalué à 50 millions environ.

Comme compensation de cette élévation de taxe, le ministre des finances a l'intention de présenter à la Chambre, par voie de projets spéciaux, des réformes libérales au mode de perception de l'impôt sur les boissons.

Ces projets seront probablement soumis